

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

## L'enclume et le papillon



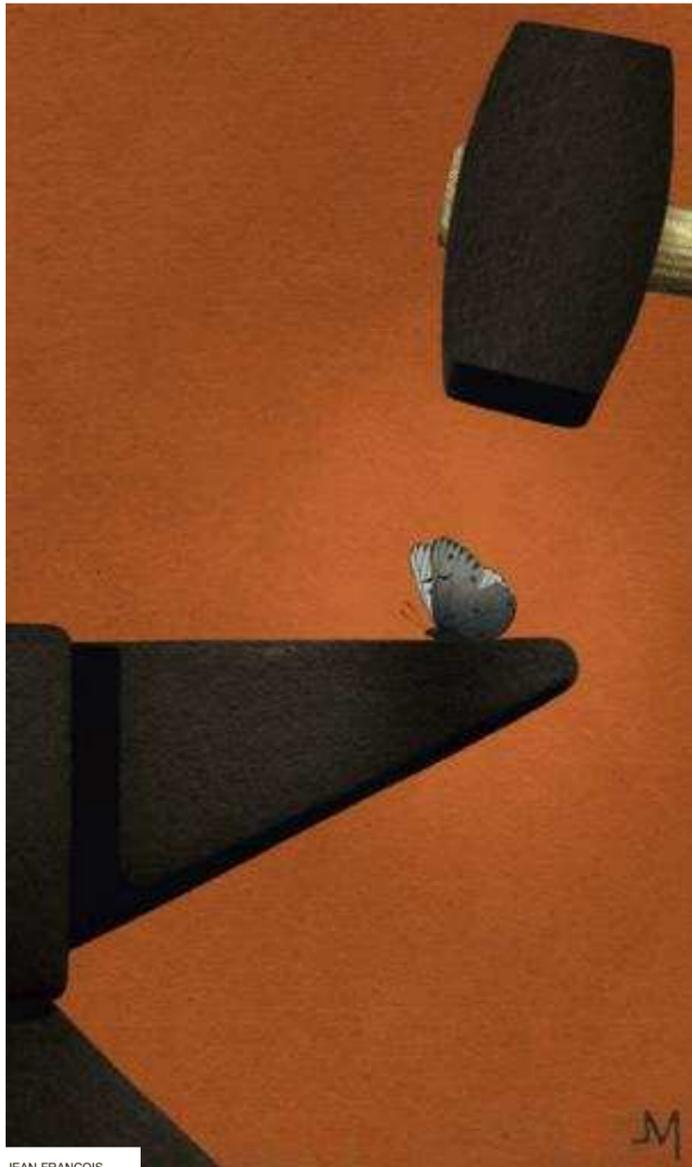
NOUS AIMONS l'exercice de la dissertation. Il était si plaisant de développer la thèse avec ardeur, puis l'antithèse avec enthousiasme. Le

lycéen sophiste montrait ses limites dans la synthèse, tiède tentative de réconciliation des contraires qu'il allait falloir de surcroît paraphraser dans la conclusion. Mais avant que ce pauvre cornichon ne s'improvise médiateur entre l'huile et le vinaigre, avec quelle foi il défendait le pour, avec quelle vigueur il lui opposait le contre ! La tenace rivalité entre le Beau et l'Utile en art était l'un de ces sujets où il pouvait donner toute sa mesure, conflit net et tranché propre au jeu de l'argumentation dont l'origine se perd dans la nuit des temps. L'art est-il un absolu qui trouve en lui-même sa fin ou poursuit-il des buts extérieurs ?

Le Beau est la valeur suprême pour Théophile Gautier et les romantiques et, plus tard encore, pour les parnassiens. Il s'écrit alors avec cette belle majuscule comprimée jusqu'à l'étouffement dans un corset pigeonnant renforcé de baleines et de lacets. Il respire pourtant à des altitudes prodigieuses, là où l'air est plus rare mais plus pur. L'Utile, notion bourgeoise, est méprisé par le poète. La conscience politique de Victor Hugo s'insurge toutefois contre cette idée de l'art pour l'art : « Prenez garde, vous qui tracez ces cercles autour du poète, vous le mettez hors de l'homme (...). Qu'il ait des ailes pour l'infini, mais qu'il ait des pieds pour la terre », écrit-il en 1864 dans son *William Shakespeare*. A ses yeux, l'art et la science doivent s'allier pour le progrès, la beauté est utile, bref les catégories s'interpénètrent et le dilemme se résout.

Il est en revanche exposé comme un cas d'école dans la nouvelle de Nathaniel Hawthorne (1804-1864), *L'Artiste du Beau* (1844). L'allégorie serait même grossière tant elle est explicite si les figures antagonistes n'étaient aussi finement dessinées. D'un côté, les délicates conceptions d'un esprit épris d'idéal ; de l'autre, le bon sens pratique d'un rustre et de ses amis. D'un côté, les pincettes ; de l'autre, le marteau. D'un côté, le frère horloger Owen Warland ; de l'autre, l'énorme forgeron Robert Danforth.

La scène d'ouverture pose les termes du débat. Un vieil horloger à la retraite se promène au bras de sa fille, Annie, dans le quartier des artisans d'une petite ville américaine. Ils passent d'abord devant la boutique d'Owen, qui fut l'élève du père et qu'ils distinguent derrière sa vitre, penché sur quelque minutieux mécanisme. Nous comprenons à l'attitude méprisante de son ancien maître que son ouvrage a peu à voir avec les réalités du métier et qu'il néglige celui-ci pour



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

d'obscur recherches. Un peu plus loin, les promoteurs arrivent devant l'échoppe du forgeron : « Voilà enfin une vision plaisante, dit le vieil horloger (...). Il est sain de confronter sa propre force à la réalité et de gagner son pain au moyen de son bras nu et musclé. » Nous imaginons sans peine quel bronze magnifique aurait pu tirer de ce tableau un sculpteur de la future et néanmoins ex-Union soviétique. Robert Danforth salue ses visiteurs d'une voix inévitablement « pleine et profonde » qui fait « vibrer le toit ».

Vous l'aurez deviné, Owen est quant à

L'ARTISTE DU BEAU  
(*The Artist of the Beautiful*),  
de Nathaniel Hawthorne,  
traduit de l'anglais  
(*Etats-Unis*)  
par Alexandra Lefebvre,  
Allia, « Petite collection »,  
64 p., 6,20 €.

lui d'une complexion débile à la limite du rachitisme et sa voix est un grelot fêlé. Il ne vit que pour le Beau auquel il voue un amour « épuré de tout vulgaire utilitarisme », en conséquence de quoi ses affaires périclitent. Il s'en fiche. Il n'a besoin de rien. Montrez-lui une locomotive, il manque de s'évanouir « comme s'il avait été mis en face de quelque chose d'anormal et de monstrueux ». Son métier l'ennuie : compter les secondes, c'est déjà asservir l'existence à un emploi du temps. Livré à sa quête solitaire et à sa monomanie, ce cousin américain du Louis Lambert de Balzac échoue à trois reprises tout près du but. Il oublie ses déconvenues dans la débauche, en vrai génie romantique, mais il se reprend à la vue d'un papillon et se remet à l'ouvrage.

**D'un côté, les délicates conceptions d'un esprit épris d'idéal ; de l'autre, le bon sens pratique d'un rustre. D'un côté, les pincettes ; de l'autre, le marteau**

Que cherche-t-il ? Le mouvement perpétuel sans doute, se moque la société alentour. Nullement ! Encore une vaine machinerie pour Owen, aussi coupé du monde que s'il « avait atteint les solitudes glacées du Pôle ». La jeune Annie qu'il aimait en secret se blottit bientôt contre le poitrail puissant du forgeron, pygmalion obtus armé de marteaux qui ne tarde pas à la transformer « en matrone ».

C'est en pensant à elle pourtant qu'Owen s'est acharné à créer, léger comme un souffle, ce petit papillon automate qu'il finit par lui offrir. Émerveillée, Annie n'en souscrit pas moins au fond d'elle-même au « verdict de son mari sur la valeur comparée du Beau et du Pratique ». Quant au lecteur d'aujourd'hui, il trouvera à ce récit délicieux et caricatural une... utilité nouvelle. La profession de foi d'Hawthorne, qui pensait formuler là le devoir moral de l'artiste, a presque désormais la violence du blasphème. L'ange poète appartenant à une humanité supérieure a du plomb dans l'aile mais l'arrogance a changé de camp et la revendication de l'inutilité résonne audacieusement dans nos sociétés capitalistes. Et si en outre l'artiste n'est pas rentable, alors c'est vraiment beau. Synthèse. Et conclusion. ■

Traduire, dit-elle

AGNÈS DESARTHE  
écrivaine

## Statuaire en mouvement



« JE TE DOIS quelques-uns des pires moments de ma vie, et certains des meilleurs », écrit Michel Volkovitch en s'adressant à son pays

d'élection dans *Elle, ma Grèce* (Elle m'agresse ?) (Publie.net, 2008). Une réplique qui sonne comme le résumé acerbe d'une histoire conjugale. Mais peut-être est-ce de cela qu'il s'agit ; les liens qu'un traducteur tisse avec la langue qu'il traduit, avec le pays qui le hante sont aussi intimes, enrichissants, perturbants, aliénants que ceux qui unissent les époux. Face à la culture dont il se fait l'interprète, le traducteur se sent responsable. Il la protège, l'honore, la défend, tout en étant parfois tenté de la quitter pour une autre.

Michel Volkovitch, lui, ne se contente pas de traduire, il choisit, sélectionne et publie. Ainsi suit-il l'œuvre du poète Mihails Ganas, né dans le nord de la Grèce en 1943, depuis de nombreuses années.

Avec *Quelques femmes*, le recueil qui m'a enchantée toute cette semaine, le poète Ganas quitte une seconde fois son territoire de prédilection pour s'aventurer vers la prose. Un poète qui passe à la fiction, c'est un choix périlleux, l'entrée dans une zone de risques. On craint que l'intrigue peine à éclore, que la phrase soit retenue par le vers, que le temps, au lieu de se dérouler, ne s'enroule (comme il le fait dans l'espace clos du poème) et ne se resserre tel un nœud coulant qui prendrait le sens au piège.

Evasion réussie : *Quelques femmes* est un bijou. Seize portraits dans lesquels on lit seize vies. On y rencontre les modèles de Ganas nues, vêtues, actives, indolentes, âgées, jeunes, urbaines, campagnardes.

Sous l'œil du poète qui, amusé et séduit, les comprend, elles se dressent, formant un statuaire de papier. Il les comprend, comme Rodin comprenait les filles de Danaos. Il les connaît et les déchiffre mieux qu'elles ne sauraient le faire elles-mêmes.

## Vers la chute

Dans « Elle marche sur le trottoir d'en face », Ganas interroge Chronos : « Entre deux âges. C'est ce qu'on dit, mais ce qu'on entend clairement c'est que cette femme est au bord du troisième. Allons bon. Ce troisième âge, enfin, d'où sort-il ? On n'a pas entendu parler ni du premier ni du deuxième, et un beau matin ou un soir – un soir plutôt –, on atterrit dans le troisième (...). Et l'on ne peut s'échapper de là-bas, ni vers le premier ou le deuxième, ni vers le quatrième ou le cinquième. On ne peut aller nulle part. Le troisième âge est aussi le dernier, on y est condamné à vie. »

La magie ultime du recueil se déploie lorsque le lecteur se rend compte que les statues se meuvent et prennent vie. Le marbre s'anime et les courts textes se changent en nouvelles ; rien n'est figé, tout nous entraîne vers une chute, inattendue comme il se doit, drôle souvent, saturée de désir.

C'est mon libraire (Aux livres etc., rue René-Boulanger, Paris 10<sup>e</sup>) qui m'a proposé ce mince volume alors que je me promenais dans sa boutique. Je voudrais l'en remercier ici et, au passage, louer ce geste qui n'a l'air de rien et qui rend nos vies tellement plus riches, tellement plus fortes : tendre un livre à quelqu'un. C'est ce que font les traducteurs, les éditeurs, les libraires, les amis, les bibliothécaires, les professeurs. C'est ce que j'ai voulu faire, moi aussi, dans cette colonne durant quelques mois. ■

QUELQUES FEMMES  
(*Gynaikon*),  
de Mihails Ganas,  
traduit du grec par Michel Volkovitch,  
Quidam, 72 p., 10 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski ont tenu ici à tour de rôle une chronique.

## Kant sans-culotte



SE FAIT-ON du vieux Kant une fausse image ? Rationaliste, critique, Emmanuel Kant (1724-1804),

philosophe des limites du savoir et de la loi morale, passe le plus souvent pour austère, sinon pour conservateur. Le sachant rigoureux, on l'imagine rigoriste, raide dans ses mœurs autant que dans ses principes. On songe encore à rapprocher son nom de l'idée de révolution copernicienne, mais presque plus de celle de révolution politique. Grave erreur. Car il a bien existé un Kant sans-culotte, si l'on ose dire. Rien à voir, évidemment, avec *La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant*, ces conférences canularsques du philosophe fictif Jean-Baptiste Botul (Mille et une nuits, 1999), que certains crurent authentiques. Ce Kant à bonnet phrygien est bien un ami du peuple, un enthousiaste du 14-Juillet. Il chante les louanges de la

Révolution française, s'extasie devant la Constitution et la Déclaration universelle des droits de l'homme. Après la Terreur, il n'hésitera pas à soutenir que les guillotines devaient avoir sur les agissements des aristocrates assez d'informations pour être en droit de les exécuter.

Pour découvrir en détail ce Kant méconnu et oublié, le livre édité par Christian Ferrié est indispensable. Ce philosophe, auteur de travaux consacrés à Heidegger et à Derri-da, fournit en effet une édition unique de l'opuscule intitulé *Le Conflit des facultés*. Rédigé en 1794, publié seulement en 1798, ce recueil de Kant

est souvent négligé, sinon méprisé. Pour en montrer l'importance, au point d'en faire le testament politique du philosophe et sa vision finale de l'Histoire et du progrès, et même d'y trouver les

bases d'une théorie critique des idéologies dominantes, Christian Ferrié a fourni d'abord un remarquable effort éditorial. Il rectifie en effet une erreur commise dans la première édition allemande qui affectait l'équilibre de l'ensemble, traduit et annote l'intégralité du texte, l'éclaire aussi par les brouillons successifs de Kant, le complète par les témoignages des contemporains. Au final, cette édition est la meilleure jamais donnée de cet ouvrage.

## Formules frappantes

A première vue, la lecture peut laisser perplexe. Car l'œuvre est étrange. Kant y examine les tensions existantes entre la faculté de philosophie et celles, respectivement, de théologie, de droit et de médecine – autrement dit les disparités et contradictions au sein du savoir et de ses institutions. Les analyses ont quelque chose d'hétéroclite. Une critique du messianisme est suivie de

Figures libres

ROGER-POL DROIT